

Commentaire du PROLOGUE
de la règle de saint Benoît



*«Écoute, mon fils, les préceptes du maître
et prête l'oreille de ton coeur.
Reçois volontiers l'enseignement d'un si bon père
et mets-le en pratique.»*

Les quatre attitudes décrites ici résument l'ensemble du parcours spirituel que l'on retrouvera tout au long de la règle.

En effet, l'enseignement ne doit pas seulement toucher nos oreilles, mais le cœur devra s'ouvrir à cette parole pour qu'elle puisse prendre racine. Avant sa mise en pratique, la parole doit être accueillie si on veut qu'elle porte fruit.

Cette écoute, dès les premiers mots de sa règle, saint Benoît la veut aussi au début de chaque jour en faisant chanter le psaume 94: «Aujourd'hui écouterez-vous sa parole ? Ne fermez pas votre cœur comme au désert.» Dans le schéma que nous utilisons, le samedi, nous avons comme invitatoire le psaume 80. L'écoute est encore un thème majeur. «Écoute, je t'adjure, ô mon peuple; vas-tu m'écouter, Israël? ... «Ah! Si mon peuple m'écoutait, Israël, s'il allait sur mes chemins! » (9,14) Dans le Livre des Proverbes, à plusieurs reprises on trouve l'invitation d'un père à son fils. « Écoute, mon fils, l'instruction de ton père.» (1,8) «Mon fils, n'oublie pas mon enseignement, et que ton cœur garde mes préceptes. (3,1) «Écoute, mon fils, accueille mes paroles.» (4,10) «Mon fils, sois attentif à mes paroles, à mes discours, prête l'oreille.» (4,20)

Ce cheminement ressemble à la parabole du grain que sème le semeur. On peut refuser d'écouter la parole soit en se fermant volontairement, soit par indolence. Le cœur peut être aussi trop occupé ailleurs par des bruits extérieurs. Dieu, en effet, ne s'impose pas à nous, mais il s'expose comme tout ce qui existe dans la nature. Comme l'écrit si bien le psalmiste: «Les cieux racontent la gloire de Dieu.» (Ps 18,1) Il reste plus difficile d'entendre Dieu dans le bruit de notre civilisation où tout grouille sur la terre, dans les airs et même sous terre! Le silence intérieur, n'est-ce pas celui de notre sanctuaire intime, celui où le bruit est saisi par les oreilles mais qu'il ne peut pas toucher. Est-ce le sens que saint Benoît veut dire quand il écrit de prêter l'oreille de son cœur? Dieu peut se faire entendre de bien des manières. Il a façonné l'homme, il sait de quoi nous sommes pétri. Il peut nous toucher par des moyens que nous n'utilisons pas entre nous car il a bien des trucs dans son sac. Il peut nous rejoindre dans la peine, l'épreuve, la maladie, la joie comme dans le calme plat. Encore faut-il écouter avec l'oreille de son cœur les signes envoyés d'en haut. Il est possible de devenir insensible pour ne plus écouter, ou pour s'évader. Il reste possible de trop s'attacher à la manière que Dieu parle mais pas assez à son message.

Même si elle est vraiment écoutée la parole doit descendre et prendre racine en nous. Comme dans la parabole du semeur citée plus haut, les passions de la chair, le souci des richesses risquent d'étouffer cette semence. En outre, en plus d'être écouté il faut franchir une autre étape: accueillir la Parole. Que de résistances peuvent s'opposer à la croissance d'une semence. Celui qui éprouve la crainte de laisser enfouir la parole, faute de profondeur, en vient à la faire mourir.

La parole ressemble à la lumière. Comme elle, elle rend les choses présentes. La parole n'ajoute rien à l'existence des choses mais elle les fait comprendre. Elle est comme la lumière discrète et insaisissable. Elle n'encombre pas mais elle révèle tout.

Si la parole a réussi à déjouer tous ces pièges, elle a besoin que la terre soit travaillée autour d'elle pour que l'eau et le soleil fasse mieux leur œuvre. Saint Benoît résume cette démarche par l'expression: «Mets-la en pratique.» Bien des personnes savent exactement ce qu'il faut faire, mais ne se rendent pas à la dernière étape: l'accomplissement.

Comment se produit cet accomplissement? Par l'obéissance qui se présente comme le chemin du retour à Dieu. D'où vient ce thème? De la Genèse. Par la désobéissance, Adam s'est éloigné de Dieu. Le retour se fera par l'obéissance, selon ce que constate saint Paul: «Comme par la désobéissance d'un seul homme la multitude a été constituée pécheresse, ainsi par l'obéissance d'un seul (sous-entendu le Christ) la multitude sera-t-elle constituée juste.» (Rm 5,19)

Si Dieu exige notre obéissance c'est qu'il a un plan à accomplir, un univers nouveau à construire. Il exige notre collaboration, notre adhésion par la foi. Foi et obéissance se complètent comme son signe et son fruit. Si Adam désobéit, c'est, qu'oubliant la Parole de Dieu, il a écouté la voix de sa femme Ève et celle-ci, la voix du serpent. (Gn 3, 4 ss) Adam et Ève ont préféré leur lumière à celle de Dieu. Ils ont cru tout voir, tout comprendre, mais ils ont tout perdu, hélas!

Ici il faudra prendre le mot obéissance au sens le plus large, non restreint à une soumission à des ordres précis d'un supérieur, ce à quoi on pense spontanément. Obéissance avant tout à notre nature humaine telle que voulue par Dieu. Celui qui agit ainsi manifeste du respect pour le Créateur, envers lui et les autres. Soumission à des limitations ce qui est sagesse. Nous ne pouvons pas nous jeter d'une hauteur en croyant que nous allons pouvoir voler comme un oiseau. Jésus a été tenté après son jeûne au désert: «si tu es le Fils de Dieu, jette-toi en bas» (Luc 4,9). Pour vivre en société, l'homme doit vivre des contraintes - si je puis utiliser ce mot - pour fonctionner dans le respect des autres. Sur la route, il doit se soumettre au code concernant la vitesse, les feux de circulation. Sans cela c'est l'anarchie, le règne de l'individualisme. Je dois me laisser mesurer et non devenir la mesure, ce qui se nomme jouer à Dieu.

L'utilisation de l'expression: «l'oreille de ton cœur» peut signifier, selon moi, obéir par amour pas seulement par peur ou contrainte d'une amende ou punition. Quand je vis dans une société, je me plie à ses lois et coutumes. Si je vais ailleurs, je me plie à d'autres lois qui ne sont pas nécessairement celles de mon milieu. Par exemple: si vous conduisez une voiture en Angleterre, vous aurez à rouler à gauche. Qui a raison? Nous ou eux. Ni l'un ni l'autre mais chacun dans son pays a raison s'il se plie à ce jeu.

Pour tous les hommes, il y a des actions objectivement mauvaises comme tuer, voler, frauder, mentir, tandis que d'autres viennent simplement de décisions légales. Par exemple: défense de chasser hors des temps permis. L'obéissance, comme vous le constatez, s'étend à beaucoup de domaines. Même ceux qui soutiennent ne pas obéir, se plient malgré tout aux impératifs de leur corps: manger, boire et dormir.

L'expression le labeur de l'obéissance ou le travail de l'obéissance exprime une valeur plus restreinte, celle de renoncer à sa volonté propre. L'expression «volonté propre» se rattache davantage au vocabulaire monastique. Pour combattre cette volonté propre, il faut «prendre les fortes et nobles armes de l'obéissance, afin de combattre pour le Seigneur

«Christ, notre roi véritable.» En entendant cette manière de s'exprimer vous pensez tout de suite à la vie militaire, moins à la vie monastique. Au chapitre premier, saint Benoît en parlant des ermites s'exprimera encore avec des termes militaires: «Bien exercés, ils passent de cette armée fraternelle au combat solitaire du désert; et, sûrs désormais d'eux-mêmes, sans le secours d'autrui, ils peuvent soutenir, Dieu aidant, avec leur seule main et leur seul bras, la guerre contre les vices de la chair et des pensées» (ch. 1, 4-5). Encore au chapitre premier, la condition des moines gyrovagues est pire que celle des sarabaites. Pourquoi ? «Parce qu'ils sont toujours en route, jamais stables, esclaves de leur volonté propre et des plaisirs de la bouche» (ch. 1,11). Parmi les recommandations du chapitre quatrième, au soixantième instrument des bonnes oeuvres, on lit: «Hair sa volonté propre.» Vous ne serez pas surpris de rencontrer le renoncement à sa volonté propre au chapitre de l'obéissance: «Le moine obéissant renonce aussitôt à sa volonté propre.» (ch. 5, 7) Au chapitre septième sur l'humilité, au premier degré, saint Benoît énonce une série de fautes à éviter: «Se garder à toute heure des péchés et des vices, des pensées, de la langue, des mains, des pieds et de la volonté propre.» (ch. 7,12) L'auteur développe cette énumération au verset 19 en commentant ainsi: «Quant à notre volonté propre, il nous est défendu de la faire par ces termes de l'Écriture: «Renonce à tes volontés», et, de plus, nous demandons à Dieu dans l'oraison dominicale que sa volonté se fasse en nous.» Au deuxième degré: «Ne pas aimer sa volonté propre, ne pas se complaire dans l'accomplissement de ses désirs, mais bien plutôt imiter dans sa conduite cette parole du Seigneur: «Je ne suis pas venu faire ma volonté mais celle de celui qui m'a envoyé.» (Jn 6,38) (ch. 7, 31) En citant saint Jean, l'auteur apporte ici une approbation scripturaire: l'exemple du Seigneur.

Un dernier chapitre parle encore de l'obéissance: le soixante et onzième qui a pour titre: «Que les frères s'obéissent mutuellement.» Je vous cite le début: «Ce n'est pas seulement à l'abbé que tous les frères doivent rendre le bien de l'obéissance; il faut encore qu'ils s'obéissent les uns aux autres. Ils sauront que c'est par cette voie de l'obéissance qu'ils iront à Dieu.» Constatons que l'obéissance ne restera pas le but de la vie chrétienne ou monastique, mais un chemin, un moyen. Pourquoi? Parce que la volonté propre referme sur soi

et elle devient comme une mesure. Les commandements doivent me mesurer et je ne dois pas devenir la mesure de mes actes.

Dans la première section du prologue, le rédacteur, après avoir parlé de l'obéissance comme un combat, passe à la prière. «Avant tout, demande-lui par une très instante prière qu'il mène à bonne fin tout bien que tu entreprennes; ainsi, après avoir daigné nous admettre au nombre de ses enfants, il n'aura pas sujet, un jour, de s'affliger de notre mauvaise conduite.» (4-5) Une remarque de style: l'auteur passe souvent du «nous» au «tu». Une formule dans le même style revient à la fin du prologue aux versets 46-48.

Je vous ai dit plus haut que saint Benoît présentait la vie monastique avec des expressions militaires. Déjà saint Paul avait présenté la vie en Christ comme un combat. Voici comment il s'exprime dans la lettre aux Éphésiens: «Revêtez l'équipement de Dieu pour le combat, afin de pouvoir tenir contre les manœuvres du démon.... Pour cela prenez l'équipement de Dieu pour le combat... Tenez donc, ayant autour des reins le ceinturon de la vérité, portant la cuirasse de la justice, les pieds chaussés de l'ardeur à annoncer l'évangile de la paix, et ne quittant jamais le bouclier de la foi, qui nous permette d'arrêter toutes les flèches enflammées du mauvais. Prenez le casque du salut et l'épée de l'Esprit, c'est-à-dire, la Parole de Dieu. En toute circonstance, que l'Esprit vous donne de prier et supplier. Restez éveillés afin de persévérer dans la prière pour les fidèles.» (6,10-18).

Vous avez constaté que l'apôtre Paul lui aussi après la description des armes du chrétien, fait appel à la prière et à la supplication. Ceci a peut-être influencé saint Benoît. Plus loin, dans le prologue, il passera cette recommandation: «Ceignons donc nos reins de la foi et de la pratique des bonnes oeuvres» (21) comme dans la lettre aux Éphésiens.

Avant de partir au combat, avant d'obéir, une condition est indispensable et il ne faut pas l'oublier: bien écouter ce qui est demandé. Avant d'accomplir un travail demandé, celui qui n'a pas bien écouté commettra des erreurs de deux manières: il en fera trop ou pas assez. Dans l'évangile, Jésus présente son disciple de cette manière. «Pourquoi m'appellez-vous en disant: Seigneur! Seigneur! et vous ne faites pas ce que je dis. Tout homme qui vient à moi, qui écoute mes paroles et qui les met en pratique, je vais vous montrer à qui il ressemble. Il ressemble à un homme qui bâtit sa maison. Il a creusé très profond, et il a posé les fondations sur le roc.» (Lc 6,47-48)

Le verset 9 du prologue: «Ayons les oreilles attentives» se présente comme un prolongement du verset premier: «Prête l'oreille de ton coeur.» Au verset 12, il est encore question des oreilles: «Qui a des oreilles, qu'il entende ce que l'Esprit dit aux Églises. Et que dit-il? Venez, mes fils, écoutez-moi, je vous enseignerai la crainte du Seigneur.» Au verset 24: «Après cette demande, mes frères, écoutons la réponse du Seigneur.» À une question, une réponse. «Pour achever, le Seigneur attend de nous que nous répondions chaque jour par nos oeuvres à ses saintes leçons.» (35)

On identifie souvent la vie spirituelle à la recherche de Dieu, le retour vers Dieu comme nous l'avons constaté pour l'obéissance: retourner à lui par le labeur de l'obéissance. Au verset 14, nous rencontrons le contraire: «Le Seigneur qui cherche son ouvrier dans la foule du peuple» comme si Dieu avait besoin de nous. En écoutant ce verset vous avez eu tout de suite à l'esprit la parabole des ouvriers envoyés à la vigne. Le propriétaire d'une vigne sort pour embaucher des ouvriers à différents moments de la journée. À la fin de la journée, tous reçoivent le même salaire tel que convenu au moment de l'embauche. Le propriétaire ne force aucun ouvrier mais il invite seulement. (Mt 20,1-16)

Pour notre propos, le maître de la vigne, le Seigneur, s'adresse à la foule, à tous. Cependant pour inviter un ouvrier, il crie. Pourquoi crier? Pour être bien assuré que son message sera entendu. Crier signifie plus que dire, ou parler. Pourquoi crier? Parce que l'auditeur peut endurcir l'oreille de son cœur à la voix de Dieu. En effet le même verbe crier revient quelques versets auparavant: «Ayons les oreilles attentives à la voix de Dieu qui nous crie chaque jour: Aujourd'hui, si vous entendez sa voix n'endurcissez pas vos cœurs, et ailleurs: «Qui a des oreilles qu'il entende ce que l'Esprit dit aux Églises. Et que dit-il? Venez, mes fils, écoutez-moi, je vous enseignerai la crainte du Seigneur.» (Ap 2,7) Dieu appelle toujours mais rares sont ceux qui tendent vraiment l'oreille.

Dans un dialogue basé sur des citations d'Écriture, saint Benoît invite au dépassement et ceci dans le but de voir des jours heureux. «Si tu veux avoir la vie véritable et éternelle, interdis le mal à ta langue et à tes lèvres toute parole trompeuse; détourne-toi du mal et fais le bien; cherche la paix avec ardeur et persévérance.» Dans cette phrase nous avons le grand principe de la morale: Éviter le mal et faire le bien.

Le Seigneur crie à deux reprises et finalement l'auteur fait cette constatation: «Quoi de plus doux, frères très chers, que cette voix du Seigneur qui nous invite?» Cette invitation même si elle semble criarde garde de la douceur, si ce n'est pas dans le ton du moins dans la manière de faire l'invitation. C'est ce que l'on constate ensuite: «Le Seigneur lui-même, dans sa bonté, nous montre le chemin de la vie.» (19) Le mot chemin revient souvent dans le prologue et dans la règle. Il est important de se demander pourquoi. On emprunte un chemin pour aller à un endroit. Saint Benoît semble dire: Ne cherchez pas le chemin pour lui-même mais pour conduire à un but. Quel serait-il ce but alors que le chemin serait un moyen? «Éviter le mal et faire le bien» se présente comme un moyen pour aboutir à un lieu plus vaste que le chemin: la vie éternelle. Cette vérité devient plus évidente si nous voyons les versets suivants. «Sous la conduite de l'Évangile, avançons dans ses chemins, afin de mériter de voir celui qui nous a appelés dans son royaume.» (21) Il ne faut pas se perdre en route ou bien rechercher le chemin pour lui-même. «Il faut combattre pour le Seigneur Christ, notre véritable Roi» (3) si on veut arriver au royaume. L'auteur décrit la manière d'avancer

vers ce royaume. Sans armes défensives et offensives, le démon peut nous entraîner hors du chemin du salut. Il parle d'avancer alors que par trois fois, il indique comment avancer: en courant. «On habite dans la demeure du royaume si on court par les bonnes oeuvres.» (22) Le début de la course commence au verset treizième: «Courez pendant que vous avez la lumière de la vie.» Saint Benoît a changé le texte de saint Jean qui a «marchez». Plus la fin du prologue approche, plus l'auteur parle de la course. Au verset 44: «Courons et faisons, dès ce moment, ce qui nous profitera pour toute l'éternité.» Le sprint final arrive au verset 49: «À mesure que l'on progresse dans la vie religieuse et la dans la foi, le coeur se dilate, et l'on court dans la voie des commandements de Dieu.» N'ayez pas peur; cette course se passe intérieurement. Saint Benoît veut seulement nous inviter à ne pas nous traîner les pieds dans les choses de Dieu.

Dans la vie courante, la course ne semble pas de mise dans le monastère. Vous avez déjà lu le début du chapitre 43 qui commence ainsi: «À l'heure de l'office divin, aussitôt le signal entendu, on quittera tout ce qu'on a dans les mains et on se hâtera de courir, avec gravité néanmoins. » Dans la hâte il ne faut pas devenir ridicule. Comme l'écrivait Boileau dans son art poétique: «Hâtez-vous lentement...» Quand on veut être à l'heure rien ne sert de courir, il faut partir en temps, nous rappelait Lafontaine dans la fable du «Lièvre et de la tortue». Une règle monastique ou une loi civile a pour but de conduire à une meilleure vie ensemble. On ne promulgue pas des lois pour le plaisir mais comme des moyens pour que la vie en société soit plus agréable. Parfois une loi aide à aller plus loin; parfois elle ne conduit à rien. Ceci veut dire qu'il y a des lois positives et des lois négatives.

Dans la course, saint Benoît propose des pistes où courir: la foi, les bonnes oeuvres, les commandements. Pour mieux courir dans les bonnes oeuvres, il fait une proposition: «Ceignons nos reins de la foi et de la pratique des bonnes oeuvres.» La foi et les bonnes oeuvres deviennent comme une ceinture qui retient le vêtement pour mieux courir.

Courir dans la foi signifie, je pense, mettre une motivation surnaturelle dans ce qui nous arrive comme aussi dans ce qui dépend de nous. Car dans la vie nous subissons des événements, des situations qui nous dépassent ou que nous ne pouvons pas contrôler. Je cite comme exemple la maladie ou la mort d'une personne chère. Dans de pareils situations, on peut avancer dans la foi si on se soumet non pas avec une froideur stoïcienne mais en acceptant que Dieu qui conduit tout, veut notre bien et celui du monde. On ne peut bien comprendre cela qu'avec la foi.

Des situations dépendent de notre volonté. Quand un moine fait profession, il répond aux questions du P. Abbé, en disant: «Oui, je le veux.» Ce sont des actes de foi. Quand je fais une genuflexion devant le SS. Sacrement, je fais encore un acte de foi. En posant des actes de foi, on peut se traîner les pieds, on peut hésiter. Quand je choisis d'aller à la messe le dimanche au lieu de

rester couché prétextant la fatigue, je fais un acte de foi; je cours alors sur le chemin de la foi.

Dans la vie spirituelle, il faut distinguer la route, un moyen et l'endroit où conduit la route, une fin. Saint Benoît manifeste bien ce double point de vue quand il écrit: «Seigneur, qui habitera dans ta demeure? Qui reposera sur ta montagne sainte?» en citant le psaume quatorze, verset premier. Puis «Après cette demande, écoutons la réponse du Seigneur; il nous montre la route de cette demeure en disant » (23-24) Il cite encore le psaume 14. Je passe par-dessus deux versets du psaume pour que saint Benoît devienne plus personnel. «C'est celui qui rejette loin des regards de son coeur, l'esprit malin qui le tente...» L'expression: «les regards de son coeur» rejoint bien l'image qui ouvre le prologue: l'oreille du coeur. Comme le mot coeur revient souvent dans le prologue et dans la règle (31 fois) il serait bon de chercher quel sens lui donner. Constatons que pour saint Benoît le coeur serait le lieu de la rencontre avec Dieu. Avant d'être le lieu de la connaissance intellectuelle, le coeur serait le lieu de la connaissance expérimentale.

Pour ceux qui habiteront dans la demeure du tabernacle, l'auteur donne une série de conditions. 1) C'est celui qui marche (pas la course!) sans tache et accomplit la justice. La justice signifie ici la perfection car nous sommes en présence d'une citation du psaume 14. 2) Celui qui dit la vérité du fond du coeur (encore le mot coeur). 3) Celui qui rejette loin des regards de son coeur l'esprit malin qui le tente. 4) Ce sont ceux qui ne s'enorgueillissent pas de leur bonne observance. Suit un développement sur l'humilité. Celui qui écoute mes paroles et les accomplit. (Mt 7,24-25) 5) Une réponse par nos oeuvres à ses saintes leçons. Au verset 39, l'auteur revient sur la demande faite au verset 23 sous forme de souhait.

Des versets 40 à 44, la pensée de l'auteur se porte sur les fins dernières. Comme je l'ai noté plus haut, la notion de combat revient encore dans l'obéissance. Ce combat se passe dans tout l'être: le coeur et le corps. Un résumé de notre nature humaine: l'intérieur et l'extérieur. C'est pourquoi au verset suivant, une autre dimension est annoncée: l'aide de la grâce par la prière.

Par notre propre force nous ne pouvons pas obtenir notre salut. Sous cette affirmation l'auteur ne tombe pas dans le pélagianisme ou le semi-pélagianisme. Cette erreur soutenue par Pélage, un prêtre d'Alexandrie, affirmait que l'homme pouvait parvenir à la vie éternelle par ses propres forces. À côté de cela il faut collaborer en courant et en faisant ce qui nous profitera pour toute l'éternité. Si on peut faire son salut soi-même on n'a plus besoin de l'Incarnation. On rencontre encore de semblables propositions quand des fidèles mettent Dieu de côté comme s'ils étaient capables d'accomplir leur salut par eux-mêmes.

Mais que lit-on au verset suivant? «Nous voulons fonder une école où l'on serve le Seigneur. On a constaté plus haut que deux vertus, l'humilité et

l'obéissance seront comme les deux fondations sur lesquelles s'appuieront tout l'édifice spirituel bénédictin.

La conclusion du prologue mérite une attention particulière car elle comporte des points qui justifient ce sur quoi va reposer les fondements de la règle. Dans l'organisation de cette institution, c'est-à-dire l'école du service du Seigneur, «rien de rude, rien de pesant,» souhaite l'auteur. Mais il constate qu'il peut y avoir un peu de rigueur car cela est juste pour corriger les vices et sauvegarder la charité. En effet plus on corrige ses vices, plus on pratique la vertu et plus aussi la charité augmente. Quand on a un vice, on produit des actions mauvaises. Quand on possède la charité, on produit des bonnes actions, des bonnes oeuvres ce qui sera le sujet du chapitre 4. C'est ce que décrivait encore le verset 35: «Le Seigneur attend que nous répondions chaque jour par nos oeuvres».

Ce programme peut emballer comme aussi il peut engendrer la crainte, la peur. Vous savez que la peur paralyse et elle empêche le travail sur soi en collaborant avec la grâce. La peur de l'effort met de côté ce qui est exigé pour habiter dans le tabernacle, dans la demeure. L'auteur constate que les débuts dans la voie du salut sont toujours difficiles. Il décrit un principe qui peut s'appliquer à tout chrétien qui aspire à une vie spirituelle. Pourquoi? Parce que c'est un travail. «Le labeur de l'obéissance» a-t-on déjà constaté au verset 2. Mais le progrès dans la foi et la conversion assouplit la raideur, la difficulté des débuts du travail sur soi.

Qu'arrive-t-il alors ? Le coeur se dilate, il s'élargit. Encore une fois, la course et ici l'endroit de la course est précis; la voie des commandements de Dieu comme nous l'avons vu au verset 40. Cette course se fait dans la douceur ineffable de l'amour. Vous avez constaté le passage de la crainte à l'amour.

Avant de terminer je vous cite un autre passage de la règle, la conclusion du chapitre 7. «Après avoir gravi tous ces degrés d'humilité, le moine parviendra bientôt à cet amour de Dieu, qui, devenu parfait, bannit la crainte. Grâce à cet amour, il accomplira sans peine, comme naturellement et par habitude, ce qu'auparavant il n'observait qu'avec frayeur. Il n'agira plus sous la menace de l'enfer, mais par amour du Christ, par l'accoutumance même du bien et par l'attrait des vertus. (67-69) Vous constatez la même doctrine.

Que tirer comme doctrine spirituelle du Prologue?

Quand on veut surévaluer la règle de saint Benoît, on ne se gêne pas pour citer le prologue. C'est vrai car il est la partie la plus intéressante de l'héritage bénédictin. Cependant il ne faudrait pas oublier d'autres chapitres comme les 4^e, 5^e, 6^e et 7^e et les derniers chapitres, 71-73.

Pourquoi insister sur la richesse du prologue? Constatons qu'il est très différent des chapitres de la règle. Il a un genre littéraire propre. Il a le style d'une exhortation ou d'une invitation, alors que la majorité des chapitres s'attarde à décrire des pratiques de la vie communautaire. On constate que le

prologue est plus chaleureux dans le ton et présente une allocution adressée à un individu.

Vous avez constaté le ton de confiance, de tendresse et de gravité qu'un père adresse à un fils ou à celui qui désire le devenir. Dans quel but? Il veut lui partager une manière de chercher Dieu, un art de retourner vers lui. Il lui propose encore un itinéraire spirituel qui n'est rien moins qu'une conversation continue avec le Seigneur. Ce qui frappe en premier c'est cette invitation sous la forme d'un dialogue filial avec Dieu. L'organisation de la matière met bien en évidence cette relation.

Nous avons vu l'importance de l'écoute. Elle devra se poursuivre tout au long du cheminement spirituel de celui qui accepte de suivre le Verbe de Dieu, la Parole vivante. Quand Dieu s'est adressé à Israël son peuple, que lui a-t-il dit: «Écoute, Israël, les décrets et les règles que j'énonce à vos oreilles aujourd'hui...» (Dt 5,1) Le disciple de saint Benoît, comme les fils d'Israël, doit renouveler personnellement l'Exode et ses étapes pour entrer dans le royaume de la liberté de Dieu: la vie éternelle. La vie est un pèlerinage et la règle un itinéraire. Sur ce chemin de la vie, Dieu est proche. Il cherche lui-même dans la foule des ouvriers: Qui veut la vie ?

Confier un secret requiert de la disponibilité de la part de celui qui va le recevoir. Bien plus, cela suppose le bon vouloir empressé et joyeux de l'oreille du coeur, autrement dit une attitude d'écoute de toute la personne, de tout l'être profond jusqu'au centre de sa liberté, jusqu'au lieu capable de vibrer en lui. C'est le sens biblique de «coeur».

Mais écouter veut dire aussi «obéir». Saint Benoît, en effet, dès le départ de l'expérience qu'il propose, souligne le labeur de l'obéissance. À mettre en pratique efficacement: «Fais cela et tu vivras» (Lc 10,28). Il ne s'agit pas d'offrir une attitude indifférente et passive dès que le choix est fait, mais de pratiquer les bonnes oeuvres, de courir dans la voie des commandements pour avoir part au Royaume. Voie de la vie éternelle: toute la science théologique ne sert de rien si la conduite de l'existence quotidienne n'est pas animée par l'amour effectif de Dieu et des autres. Voie ardue à laquelle on ne peut accéder que par une entrée étroite. Saint Benoît y consacra même un chapitre entier (ch. 5). Pour lui, renoncer à sa volonté propre, plier une volonté naturellement rétive et révoltée à la suite du péché, ne sont pas une contrainte mais un chemin, celui d'une intimité avec Dieu: habiter dans le tabernacle. L'obéissance n'a pas de sens sans l'amour. Celui-ci est premier de la part de Dieu: dans sa bonté le Seigneur a montré qu'il est le chemin de la vie. Ensuite, l'union à Dieu dans la foi et le coeur dilaté aidera à faire de cette obéissance l'expérience de l'indicible douceur d'amour filial. S. Benoît ne s'y trompe pas quand il associe toujours fuir les châtements de la géhenne et parvenir à la vie éternelle, deux faces d'une même et unique réalité: le bonheur d'habiter avec Dieu à jamais.

Il n'y a pas d'expérience sans effort et sans engagement réel de la personne. La force, l'énergie nécessaires au long du chemin sont puisées dans la prière. Une prière gratuite, désintéressée, confiante dans l'efficacité de Dieu seul. Une prière humble: Quel que soit le bien que tu entreprennes de faire, demande-lui, dans une prière très insistante, de le parfaire lui-même. Une prière de louange: empruntant la voix du psalmiste, le disciple glorifie le Seigneur qui agit en lui, car ce qui est bon ne peut venir que de Dieu. Saint Benoît suggère de demander l'aide du Seigneur. C'est à nouveau l'intimité entre Dieu et celui qui désire voir des jours heureux. Le disciple osera même interroger: Qui reposera sur ta montagne sainte? C'est vraiment le coeur à coeur d'un amour partagé.

L'abandon à la grâce divine, l'humilité sont empreints d'une grande simplicité, d'une grande confiance, mieux encore, d'un amour pour Dieu qui répond à son amour infini. Communiquer sur la montagne sainte, habiter dans son tabernacle, n'est-ce pas vivre, reposer dans l'intimité de Dieu? N'est-ce pas être vraiment fils de Dieu, comme Jésus, le vrai Fils, l'unique, vit dans l'intimité de son Père.

C'est de fils que Saint Benoît invite son disciple en Jésus-Christ. C'est lui, le vrai Roi, sous lequel il faut militer pour atteindre cette relation à Dieu dans le quotidien, avant de la réaliser dans la prière, et enfin le suivre dans la gloire. C'est lui qui invite et indique le chemin de la vie. Contre lui on peut sans hésiter briser tout ce qui écarte du chemin pour le réduire à néant. Celui qui s'engage sur cette voie est bien cet homme avisé qui a bâti sa maison sur le roc (Mt 7,24), sur le Christ. Par la patience il s'identifie au Fils souffrant, et partage l'héritage de son Royaume.

Cet appel du Christ s'adresse à tous: qui que tu sois, dit et précise Saint Benoît. Pas de privilège ni d'initiation spéciale préalable pour entrer dans cette école du service du Seigneur. Une condition: écouter la Parole, la mettre en pratique, y répondre chaque jour par des actes. Dieu s'adresse à toi qui acceptes de militer sous la sainte obéissance à l'exemple du Christ, lequel s'est fait obéissant lui-même. À toi qui veux la vie et désires des jours heureux, car Dieu ne veut pas la mort du pécheur, mais son vrai bonheur. À toi qui te sais pécheur mais aussi aimé infiniment de Dieu, riche de dons reçus et à faire fructifier pour sa plus grande gloire.

La confiance totale et humble assure notre stabilité dans l'acceptation de son enseignement. C'est pour cela qu'il a daigné nous compter au nombre de ses enfants. La foi, la grâce, la pratique des bonnes actions, maintiennent fermement sous la direction de l'évangile. Avec une indicible douceur d'amour, le disciple s'achemine vers l'union à Dieu, but final de la course sur cette terre.

Par ailleurs Saint Benoît emploie des verbes d'action. Le vocabulaire est très dynamique. Ce dynamisme qui engage au progrès continu est ancré solidement sur la fidélité de Dieu, son amour. Les mots courir, pratiquer les bonnes actions, militer, se lever, avancer, incliner l'oreille, revenir...

concrétisent la véritable avance du disciple. Dans la pureté même de l'évangile, c'est le jeu de la grâce divine et de la libre réponse de l'homme. La gloire de tout ce qui est beau, ce qui est bon, ce qui est bien revient à Dieu. Pas de compétition. Mais dans le concret du quotidien, par lui-même si rigoureux et exigeant, il faut tendre vers la paix avec les autres, la rechercher et la poursuivre.

La vie spirituelle est comme résumée en ce prologue. La première étape est un appel au bonheur, à un réveil, un émerveillement, une découverte; c'est un jaillissement, une sorte de bourgeonnement. Mystère de toute existence à ses débuts. Puis c'est l'approfondissement, l'attachement à un enseignement unique, celui du Christ. Après les yeux ouverts sur la lumière qui divinise, les oreilles attentives, le contraste s'accuse entre la joyeuse surprise devant le divin et la constatation douloureuse de l'humain quotidien. Saint Benoît veut dissiper, dès le seuil de sa règle, les craintes de son fils tenté de fuir. Il l'apaise, il veut comme l'aider à se libérer de lui-même, à écouter et accueillir la Parole. Le détachement, le rayonnement, la floraison et le fruit sont en germe. Promesse d'une course, le cœur dilaté, avec la douceur d'aimer: l'âme parviendra à travers l'aventure humaine, à une plénitude de vie en Dieu. Toute la règle se terminera dans la réitération de cette promesse (ch.73). Le prologue déjà l'annonce. L'itinéraire de toute vie spirituelle est tracé. La vie bienheureuse sera évoquée plusieurs fois encore, comme objet de désir. Vers elle nous marchons. Le Christ, au terme du séjour terrestre, nous y introduira; saint Benoît en montre le chemin.

Source : Oblature de l'Abbaye de Saint-Benoit-du-Lac